

Cabotage de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS STEAM PUBLISHING CO. LIMITED.

329 rue de Chartres, N. O.

Reçu au Post Office de New Orleans

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Temperature (Fahrenheit/Centigrade) and Date (July 11, 1911).

L'Indo-Chine et le Japon.

L'opinion indo chinoise s'inquiète en ce moment du contre-coup que l'expiration du traité de commerce franco-japonais pourra produire sur l'Indo-Chine.

La première concerne le statut personnel des Japonais en Indo-Chine. En vertu de l'accord de 1907, les Japonais sont traités en Indo-Chine comme des non-Asiatiques.

et 2 millions et demi d'importations japonaises en Indo-Chine. Or le nouveau tarif japonais est onéreux pour l'Indo-Chine; s'il épargne le coton égrené, il porte de 1 fr. 65 à 2 fr. 58 la taxe qui frappe le piqué (60 kilos) de riz.

L'inauguration du buste de Mistral.

Voici un fragment du brillant discours prononcé par Jules Bois, à Sceaux, pour l'inauguration du buste de Mistral, œuvre de Félix Charpentier :

Combien de poètes viennent de tous les points du monde jusqu'à Mistral, quelle légion ils emportent du "mas" joli, sans faux ornements, sans autre splendeur que celle qui résulte du paysage et de la présence d'un couple idéal qui a réalisé le bonheur ?

Avant d'atteindre le domaine du poète, on traverse tout le village. Il est propre et net, avec des rues saines et larges, des platanes, de petites maisons souriantes, et, sur le pas des portes des femmes qui ont conservé la coiffe de Miréille et ses yeux clairs.

Je me rappelle une de ces conversations que j'eus avec le maître, et qui fut pleine d'enseignements. J'avais demandé à ce maître de tamaris et de figuiers, de tamaris et de figuiers, de tamaris et de figuiers, de tamaris et de figuiers.

Nous avions parlé de ce miracle humain ou plutôt surhumain, qu'on appelle le génie. Le génie, cette étincelle de Dieu, tombée dans le cerveau et dans le cœur d'une créature passagère!

elle de l'heureux fiancé. Elle le félicite, très impartialement, elle énumère toutes les chances de bonheur que comporte son projet; puis, passant en revue les ménages amis, dénombre les divorces: "Vous avez, lui dit-elle, vingt-cinq ans et trois mille francs de rente; d'après nos statistiques, votre bonheur ne peut pas durer plus de dix-huit mois, que ferez-vous le dix-neuvième? Restez à l'attache est bien triste; divorcer est coûteux. Avez-vous, jeune homme; versez 2 fr. 50 par semaine; on vous rendra votre liberté pour rien. La Compagnie se charge de tout; elle vous paie le voyage dans un Etat où le divorce est facile; elle supporte les frais du procès; si vous êtes condamné, elle sert une rente à votre femme. Quel jeune homme irraisonnable? Cependant, un agent masculin se présente chez Dorothy Miller et lui tient le même langage.

LES CHAMBRES DU ROI.

"Paris Journal" publie les curieux renseignements suivants sur les "chambres du Roi" en Angleterre.

Il n'y a pas, dans tout le Royaume-Uni, un duc, lord ou baronnet qui n'ait à cœur de posséder dans son château une "chambre du Roi", pièce luxueuse qui ne doit s'ouvrir que pour le Souverain. Certaines n'ont pas reçu leur hôte royal depuis des siècles, mais n'importe.

On compte ainsi, en Angleterre, plusieurs milliers de "chambres du Roi" et de "chambres de la Reine". Les plus connues sont celles du château de Richmond, résidence du duc de Bedford Gordon, dont les panneaux de bois sculptés sont des chefs-d'œuvre naïves; celle de Cobham, résidence de lord Cobham; ou l'on conserve le petit lit dans lequel dormit la reine Victoria enfant; celle de Hatfield, au marquis de Salisbury, où coucha la reine Anne.

C'est dans cette chambre que fut assassiné, par ordre de sa femme, le malheureux Edouard II, l'ensemble de la grande noblesse britannique. Sur le lit, aux draps laodécés, est posée l'épée qui porta le coup suprême au Souverain.

Edouard VII fut souvent l'hôte de lord Fitzharding... mais on mit à sa disposition une deuxième "chambre du Roi", moins tragique, dont les tapisseries valent plusieurs millions.

L'Assurance contre le mariage

On pouvait s'assurer déjà contre l'incendie, la grêle, le pillage et autres accidents: on s'assura désormais contre la pérennité des liens du mariage. Une Société étrangère vient de se constituer à cet effet, son capital d'un million de dollars. Il y a, dit le fondateur, un correspondant des "Nouvelles de Munich". Il y a des millions d'époux qui ne restent en ménage que par crainte de frais qu'entraîne le divorce; faite d'un peu d'argent, doivent-ils traîner ensemble toute une vie malheureuse? C'est à eux que nous voulons venir en aide et voici comme nous opérons.

Nous avons pour agents, dans les différentes villes, "des messieurs ou des dames appartenant au meilleur monde. Les journaux annoncent les fiançailles du jeune Percival Smith avec la charmante Dorothy Miller. Aussitôt l'une de nos agentes se rend au domicile de l'heureux fiancé. Elle le félicite, très impartialement, elle énumère toutes les chances de bonheur que comporte son projet; puis, passant en revue les ménages amis, dénombre les divorces: "Vous avez, lui dit-elle, vingt-cinq ans et trois mille francs de rente; d'après nos statistiques, votre bonheur ne peut pas durer plus de dix-huit mois, que ferez-vous le dix-neuvième? Restez à l'attache est bien triste; divorcer est coûteux. Avez-vous, jeune homme; versez 2 fr. 50 par semaine; on vous rendra votre liberté pour rien. La Compagnie se charge de tout; elle vous paie le voyage dans un Etat où le divorce est facile; elle supporte les frais du procès; si vous êtes condamné, elle sert une rente à votre femme. Quel jeune homme irraisonnable? Cependant, un agent masculin se présente chez Dorothy Miller et lui tient le même langage.

Amusante Anecdote

Willy, dans ses amuses "Confidences d'une omelette", que publie "Gil Blas", ayant rapporté que Sardou tenait Allan Kardec pour un "fumiste" est assailli de lettres de spirités furieux. Au cours de sa défense il raconte l'amusante anecdote suivante:

J'ai vu plusieurs fois, en 1876, je crois, le belge d'Hondt, dit Donato, traverser d'aiguilles le bras de sa Lucile cataleptique; je l'ai vu, avec des gestes de charlatan, endormir un homme qui avait le Braid—soit des compresses, soit même les assistants pris dans la salle. Mais je me souviens aussi qu'il fut victime d'une méaventure bien amusante pour ceux qui eurent la chance d'en être témoins. Un jour qu'il demandait, comme d'habitude, à quelques spectateurs bénévoles de venir sur la scène, un grand gaillard se présenta solide, grave, long-barbu, dont le nom courut immédiatement dans le public: "Mayréna, c'est Mayréna." Effectivement, c'était Henry de Mayréna, connu de tout-Paris, venu là avec une bande d'amis et de jolies femmes, parmi lesquelles Jeanne Granier. Impossible d'empêcher que ce boulevardier chic consentit à servir de compère au saltimbanque Donato. La séance promettait d'être curieuse.

Dessinateurs humoristes.

M. Valmy Boysee, dans "Je sais tout", nous fait d'amusantes révélations sur le monde des dessinateurs humoristes:

Ferdinand Bac, aristocrate et raffiné, quand il ne bouquine pas dans son sùstère logis de la place des Vosges, villégiature volontiers sur la côte d'Azur et fait visite à l'impératrice Eugénie, qui goûte son esprit raffiné; Forain, lui, perd un temps précieux à courir la Manche sur le yacht de son ami Helleu, tandis que Sem tente d'introduire l'accent péruvien dans les clubs d'Angleterre.

Au flanc de la Butte, entre la rue Caulaincourt et la rue Lepic, Léandre a découvert une forêt vierge, qu'il a laissée en l'état, et, par les après-midi d'été, il y rêve de la Normandie ou encore du presbytère désaffecté de Valangouard, où il va passer ses beaux dimanches; tout près de lui, à un sixième étage où l'on a une vue superbe sur Paris, Roublin dessine ses sveltes "santons", et pour se délasser, joue de la flûte, en souvenir du temps où, musicien régimentaire, il fouleait d'un pas allègre et cadencé les routes jorriennes; Abel Faivre, lui, a quitté Montmartre pour le bois de Boulogne, la rue Fontaine pour la villa S-J, célèbre déjà par la présence d'Anatole France, et Cappelletti, Véber et Albert Guillaume ont leurs hôtels entre la plaine Monceau et la porte Champerret.

Tous les ans, Foulbot célèbre, en grande pompe, l'anniversaire de son mariage: un beau jour, les habitants de la rue Lepic voient défilé, non sans surprise, un important cortège de noces, qui, se tenant ce dirige vers un des établissements qui avoisinent le Sacré-Cœur; en tête, les mariés émus, et, à leur suite, on admire l'indispensable, soit dit permissionnaire, qui, pour la circonstance, a remplacé sa cravate bleue par un feux col démesuré; et on voit encore au passage des parents de province, des enfants de blanc vêtus.

C'est encore sur la Butte que Georges Delaw, l'exquis artiste qui s'est nommé lui-même "l'imagier de la Reine", a installé sa vie; au milieu de la rue du Mont-Cenis, il habite une ancienne ferme et Mme Delaw y élève des poules et des lapins.

Le Père de Baudelaire.

"France Médicale" publie une lettre de Cabanis, le médecin de Mirabeau, adressée en 1801 au père de Baudelaire. Ce n'est qu'un billet d'affaire assez banal, mais il présente cet intérêt de nous renseigner sur la profession du destinataire. La prescription porte en effet ces mots: "Un citoyen Baudelaire, secrétaire de la commission administrative du Sénat conservateur, au palais de Sénat". Ces fonctions officielles ont été souvent ignorées ou dédaignées par les biographes qui ont parlé de la famille du poète. L'autographe en question confirme les renseignements donnés par son dernier biographe, M. Orpèl. Le père de Baudelaire fut bien chef des bureaux aux appointements de 10,000 francs par an, secrétaire de la commission administrative du Sénat et contrôleur général des dépenses du Palais. Son nom figure sur les registres de 1804 à 1814; sa fonction disparaît avec l'Empire. Il était d'origine chamoisienne. Son père avait été député à Sainte-Barbe, précepteur dans certaines familles nobles, notamment chez les Oholseul-

Microbes d'autrefois.

La théorie microbienne paraît d'invention toute récente: on l'attribue communément aux dernières années du dix-neuvième siècle. Il faut, dit le "Lancet", en faire honneur au siècle précédent et reconnaître, dans un médecin anglais, un devancier sérieux de Pasteur et de Koch. Dès 1720, ce savant, nommé Benjamin Martin, publiait à Londres un ouvrage intitulé: "A new Theory of the Consumption", où il soutenait que la tuberculose est causée par des êtres microscopiques, des "animalcules". Bien plus, il attribuait à des êtres analogues la propagation de la lèpre et autres maladies contagieuses. D'après l'analyse que donne le "Lancet" de ce livre oublié, l'auteur ne se contentait pas d'émettre une hypothèse, il donnait des explications que la science d'aujourd'hui ne désavouerait pas. A ceux qui objectaient que certains hommes échappaient à la contagion tandis que d'autres y succombaient, Martin répondait que cette immunité pouvait être due à deux causes: soit que les microbes ingérés—on, pour parler comme lui, les "animalcules"—fussent en trop petit nombre ou trop faibles pour déterminer la maladie, soit qu'ils ne trouvassent point dans ces sujets réfractaires un milieu favorable à leur développement. Il est difficile d'admettre qu'avec les instruments usités en son temps le médecin anglais ait pu voir les microbes dont il décrivait si bien l'existence; il n'en mérite pas moins d'être tenu pour le prophète et le doyen de la bactériologie.

Le petit cheval du Tsarévitch.

Mme Kondasheva, veuve d'un hetman des Cosaques, qui avait entrepris de faire à cheval le voyage de Kharbine, ville de Mandchourie, à Saint-Petersbourg, est arrivée sans accident dans la capitale russe. Immédiatement après son entrée triomphale, elle a offert au petit tsarévitch le fidèle et endurant coursier sur lequel elle a accompli son trajet de 12,000 kilomètres. L'offre a été acceptée et, depuis, le cheval fait la joie des enfants du Tsar. "Mongolik", tel est le nom de la bête, est de race mongole et, comme les bêtes de son espèce, d'une taille très petite. Il est très doux et les enfants jouent avec lui, comme avec un petit chien.

FORT ESPAGNOL.

Les artistes de vaudeville ont du succès au Fort Espagnol et se font applaudir. L'orchestre du professeur de la Fuente exécute des morceaux que le public apprécie beaucoup et l'intéressante série de vues du cinématographe complète heureusement le programme de chaque soir.

Revue des Deux Mondes

- 15, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er juillet 1911. I.—Ma Figure, deroulée partie, par Claude Ferval. II.—L'Art de la Contre-Réforme. III.—En Gascogne—A propos du Problème de la Natalité, par M. le docteur Emmanuel Labat. IV.—Le sentiment religieux dans la poésie française contemporaine, par Jean Dorris. V.—Les Cours Prévôtales (1816-1819), par M. André Fallot. VI.—Trente-trois ans d'apostolat au Congo Français. — Monseigneur Agouard, par M. le baron Jehan de Witte. VII.—Les Associations ouvrières de production, par M. Joseph Cernesson. VIII.—Revue Musicale—"L'heure espagnole", "Thérèse" à l'Opéra-Comique. — "Sibéria" à l'Opéra. — Congrès de chant liturgique et de musique d'église, par M. Camille Bellaigue. IX.—Chronologie de la quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française. X.—Bulletin Bibliographique.

BLESSURE.

Edouard Devry, un employé de la maison Stauffer, Esbleman et Cie, en voulant monter sur sa charrette hier matin à l'intersection des rues Canal et Dorsière, a eu le pied droit mûlé par les roues. Il a été transporté à l'hôpital.

BASE BALL.

New-Orleans, 3; Birmingham, 0.

L'ABEILLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$21.00. 3 mois \$12.00. Pour la Belgique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00. Un an \$45.00. 6 mois \$27.00. 3 mois \$15.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an \$30.00. 6 mois \$18.00. 3 mois \$10.00. Pour la Belgique, le Canada et l'Etranger port compris: \$4.00. Un an \$40.00. 6 mois \$24.00. 3 mois \$12.00. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands. Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

No 6. Commencé le 6 juillet 1911

VENGEANCE AVEUGLE

GRAND ROMAN INEDIT

Par JEAN D'ALERIA

PREMIERE PARTIE

MICHEL & Cie

LA RENCONTRE

Suite.

avec le manque de tact inhérent à son défaut d'éducation première. Jamais il ne vous pardonnera cela... Pas vrai, Marlier, vous étiez là quand la réponse du duc est arrivée aux Glycines... Vous vous rappelez le colbre de M. Michel ? — Il me semble qu'elle était justifiée, répliqua sèchement le fils de l'associé. — Irène, pour faire trêve au véritable supplice que semblait endurer le jeune marquis lui dit: — Je ferai part à mon père de votre rencontre, et je suis heureuse de pouvoir lui confirmer que vous êtes resté absolument étranger à ce malheureux et regrettable incident. Elle ajouta, presque à demi-voix: — Il m'avait semblé impossible qu'il en fût autrement. — Oh ! merci, mademoiselle, s'écria Guy; il faudra que le duc répare son acte inqualifiable... — Et plus impressionné encore qu'il ne voulait le paraître, ayant saisi les trois jeunes gens, il partit à fond de train. — La promesse contenue dans Hector était enchaînée à tout égard et présentait au jeune marquis, ce fils de paysan, vaniteux et possible, l'avait qu'une ambition: fréquenter le grand monde. De plus, le seveu de Michel s'était rendu compte qu'en faisant à Guy l'occasion de se justifier vis-à-vis d'Irène, il avait été horriblement désagréable à

Julien Merlier qui, dans sa pensée, se mettait en travers d'un projet fon qu'il caressait: se faire aimer de sa cousine et l'épouser. Quel rêve !... Quant à Guy, il n'en était aucunement jaloux; le marquis de Belmont pouvait trouver Irène jolie, sans songer pour cela à en faire sa femme. Le neveu de l'industriel était absolument convaincu de l'impossibilité qu'il se trouverait le marquis de franchir la distance qui séparait les deux familles. Une fois livrés à eux-mêmes, nos promoteurs sentaient comme une gêne peser sur eux. — Ni les sites charmants et pittoresques qu'ils traversaient ni même les propos boulangers d'Hector, ne parvinrent à dérider Julien, ni distraire Irène. — Ah ça ! mes enfants, fit précipitamment le seveu de Michel en regardant l'heure à sa montre, il serait temps de rentrer, si on ne veut pas se faire "emballer" par mon oncle. — Tu es raison, ne nous mettons pas en retard; et moi-même, si j'étais inquiet, approuve la jeune fille. — On fit tourner bride aux chevaux pour regagner la villa des Glycines. Le soleil avait disparu dans le profond de la couchant, laissant derrière lui une traînée de poivre. Un embrasement rouge qui allait se fondre en tel-

les plus douces, jusqu'au moment où le gris du crépuscule baignerait la terre, le préparant au grand repos de la nuit. Bientôt, nos cavaliers arrivaient devant l'avenue de la propriété qu'il franchirent d'une si fière allure que M. et Mme Michel déclaraient leur rentrée triomphale. — Le cœur oppressé, le front soucieux, barré d'un pli qui s'était creusé, Guy de Belmont restait au château absorbé par ses pensées. — Maintenant qu'il ne se trouvait plus sous le charme des regards d'Irène, maintenant qu'il n'était plus bercé par le doux odor de ses voix, l'inéffable plaisir que lui avait d'abord procuré la rencontre inopinée de la jeune fille se métamorphosait en tristesse, en douleur, en anxiété; car il ne pouvait se dissimuler la portée de l'acte commis par son père. — Et, en même temps que l'image d'Irène se gravait plus profondément dans son cœur, il sentait s'ouvrir entre elle et lui un abîme infranchissable. — D'un côté, l'aimoitié du duc, insolente et dédaigneuse envers la caste à laquelle appartenait celle qu'il aimait; d'un autre, la haine qu'avait dû déchaîner contre lui ou plutôt contre les siens,

le procédé inqualifiable dont il avait été usé vis-à-vis de M. Michel. — Si dans l'esprit du marquis le passé s'estompa de couleurs sombres (il avait été durant son enfance bien-souvent témoin des larmes que sa mère n'avait pas toujours pu lui cacher), le présent ne se montrait guère riant, car, outre les peines morales qu'il envisageait, il n'était pas ignorant des embarras pécuniaires dans lesquels se débattaient son père. — La situation se résumait donc pour lui en deux notions souffrantes et en tristes présumptions pour l'avenir. — Guy songeait ainsi au caractère volontaire et altier du duc, il avait qu'il n'était pas de ceux qu'arrête ou fléchit la souffrance des autres. Tout devait plier devant lui. — Comme le jeune homme rentrait, il trouva M. de Belmont occupé à lire les journaux dans le jardin d'hiver. — On jardin, orné de superbes plantes, formait un rédit délicieux, chaud en hiver, frais en été avec ses larges balais qui, au moment grandes ouvertes, laissent pénétrer le parfum suave des fleurs que développaient déjà les crépuscules naissants. — Vous avez fait une bonne promenade, Guy ? demanda le duc sans quitter des yeux la feuille qu'il était en train de parcourir. — Excellente, mon père, répondit laconiquement le marquis. — Moi qui n'ai pas bougé, je me sens fatigué. — C'est curieux, comme on lit à la campagne... A Paris on n'a pas le temps, tandis que dans la solitude et le calme des villégiatures, le besoin s'en fait sentir. Cela nous tient au courant des événements de la vie parisienne. — Tenez, voici une amusante chronique sur les décorations où plutôt sur les nouveaux déco-

de voir. — Ceci est absolument exact. — Oh ! oh ! le ton de votre réponse est plutôt sec... Je serais curieux d'en connaître la raison. — Le franchise était un des traits dominants du caractère de Guy, qui ne savait pas dissimuler. — En effet, mon père, répliqua-t-il, je viens d'apprendre que vous avez, le 1er juillet, été vivement contrarié. — Quoi donc ?... s'il vous plaît ? — Vous avez fait à notre voisin M. Michel, en réponse à l'invitation qu'il nous avait adressée, un affront selon moi inutile, et de plus, absolument immortel. — Je n'ai fait aucun affront à ce monsieur... je me suis contenté de lui renvoyer son invitation... — Ne jouez pas sur les mots... Est-ce que le fait seul de renvoyer une invitation ne constitue pas une injure ? — Cela dépend de la personne à laquelle on la renvoie. — Singulière appréciation... Je me permets d'ajouter qu'étant compris dans l'invitation, l'affront pu, ce me semble, être considéré... — Vous n'avez pas, je suppose, l'intention de vous rendre chez ce marchand de confitures ?... — Je vous demande pardon, j'y serais allé... comme la plupart de nos voisins et amis, du reste... répondit Guy.